

CATHERINE LOISEAU

LE CŒUR DES LIRIS

voy'[el]

CHAPITRE 1

Surchargée de bagages, je galopai à travers les longs couloirs blancs de l'astroport de Leyarsi Prime.

— Dépêche-toi, Rhenna ! Nous allons louper l'enregistrement ! me lança le professeur Falaris.

— J'arrive, monsieur ! grommelai-je.

Plus facile à dire qu'à faire : je transportais mon sac, celui de mon maître de thèse et je traînais derrière moi un chariot à lévitation qui débordait de caisses et de valises. Ce dernier persistait à partir sur la gauche malgré tous mes efforts. Devant moi, monsieur Falaris avançait d'un pas sautillant. L'universitaire, arguant de sa petite taille, ne portait qu'une mallette et m'avait laissé me trimballer tout le reste. Il évita un Galoiris, qui ébouriffa ses plumes de surprise, puis marqua une pause.

— Eh bien, Rhenna, tu lambines ?

— Non, professeur, grommelai-je, retenant à grand-peine une réplique cinglante.

Je m'arrêtai pour essuyer la sueur qui dégoulinait le long de mon front. Un Buorem aux larges yeux globuleux me lança un regard appuyé. Je devais avoir fière allure, avec mon pantalon froissé et ma tunique défraîchie. Sans compter que cette course avait emmêlé mes tentacules crâniens et que je sentais que ma peau avait bleui sous l'effort. Dans cet astroport aux couloirs immaculés, éclairés par des lumières tamisées et qui diffusait une douce musique, je détonnais quelque peu.

Le professeur Falaris s'impatientait. Sa fourrure se hérissa, tandis qu'il tapait nerveusement du pied au sol. Il m'adressa une œillade noire derrière ses lunettes et brossa ses oreilles d'un geste agacé.

— Rhenna, on s'active !

Je ne perdis pas mon temps à lui faire remarquer une nouvelle fois qu'il pouvait m'aider s'il voulait que j'aille plus vite et que

l'enregistrement des bagages ne se terminait qu'une ora plus tard ; il ne m'aurait pas écoutée. L'une des tares des Uups, il fallait croire. De plus, l'archéologue avait des idées très arrêtées et je n'étais que son assistante.

Je repris donc ma traction du chariot et suivis le professeur. Je m'excusai auprès d'un Asorc que je bousculai par mégarde. Sa crête se dressa et il siffla, faisant jaillir une langue bifide en ma direction, mais, en bonne créature civilisée, il ne me cracha pas son venin. Tant mieux, car il était toxique pour les Altonias comme moi et il pouvait transformer notre belle peau bleue en un affreux marron sombre. J'aurais détesté devoir visiter les urgences le jour de mon départ. Je m'excusai une nouvelle fois avant de tourner les talons.

Je trottais donc derrière monsieur Falaris, tandis qu'il zigzagait entre les passagers de l'astroport et filait vers l'un des guichets qui s'alignaient impeccablement le long d'un mur tout aussi blanc que le reste des lieux.

— Professeur Erd Falaris, se présenta-t-il, et mon assistante Rhenna Oon'Venna.

Nous donnâmes nos papiers à la préposée qui les attrapa d'un mouvement gracieux de ses tentacules. Elle contrôla que tout était en règle, avant de diriger ses multiples yeux vers nos bagages. Je vis la lassitude dans ses regards.

— Poids ? s'enquit-elle.

— Cinquante kems, pour moi. Quarante-cinq pour Rhenna Oon'Venna, répondit le professeur.

— Des choses à déclarer ?

— Matériel de fouille.

— Destination ?

— Obido.

La femme valida nos visas et nos documents de l'université de Leyarsi Prime, puis appela d'un grand geste un de ses collègues, un massif Zalphus à la peau écailleuse et au faciès patibulaire. Il grommela quelque chose, mais vint prendre nos bagages. J'avais presque pitié de lui tant nos malles étaient pesantes. De quoi fouiller le sol d'Obido à la recherche des traces des Liris.

— Tout est en ordre, nous déclara la préposée. Embarquement porte quarante-deux.

Elle nous tendit nos laissez-passer et nous nous dirigeâmes à travers les coursives jusqu'à notre porte. Je me sentais plus légère et ce n'était pas uniquement parce que j'avais abandonné mes lourds bagages. On y était enfin ! Je quittais Leyarsi Prime et son université pour mes premières fouilles hors du cœur des mondes ! L'excitation manqua de me faire gambader, ce qui me valut une œillade réprobatrice du professeur Falaris.

— Un peu de tenue, Rhenna ! s'exclama-t-il.

— Oui. Pardon.

J'encaissai la rebuffade avec un sourire contrit. Monsieur Falaris pouvait se montrer revêche parfois, mais je savais qu'il avait bon fond. La preuve : il m'avait engagée comme assistante et m'avait promis que si je me débrouillais bien au cours de ces fouilles, il ferait une demande à l'administration pour m'embaucher après validation de mon diplôme. J'éviterais ainsi cette période difficile que beaucoup d'étudiants en archéologie traversaient, vivant de boulots grappillés à droite et à gauche, attendant qu'une opportunité sérieuse se présente.

— J'ai reçu un message de mon collègue Ramsek, m'informa-t-il.

— Que disait-il ?

— Son vaisseau a malencontreusement connu une avarie dans la Frange. Il ne pourra pas nous rejoindre à temps. Nous commencerons donc seuls les fouilles...

Je jetai un regard à Erd Falaris. Ses longues oreilles tressaillaient presque tant il était heureux à l'idée que ce collègue, qu'il n'appréciait guère, ait du retard. Malgré tout, il essayait de garder la dignité qui seyait à sa chaire de professeur d'archéologie de l'université.

Il parvint à conserver une attitude respectable sur quelques mètres, jusqu'à ce qu'une tornade bleue ne surgisse d'un coin en criant.

— Rhenna ! Rhenna !

Ma sœur Ailyn se jeta dans mes bras et me percuta si violemment que je manquai de tomber à la renverser. Par bonheur, Sabe, ma

deuxième sœur, était là pour me rattraper. Elle me redressa, tandis qu'Ailyn poursuivait son câlin. Ou essayait de m'étrangler au choix.

— Peut plus... respirer ! réussis-je à articuler.

— Oh, pardon !

Ailyn me lâcha. Je toussai un peu, rajustai ma tunique et mon pantalon, avant de dévisager mes deux sœurs. Malgré sa combinaison de technicienne, Ailyn rayonnait, comme si l'afreux gris du tissu ne faisait que rehausser la luminosité de sa peau bleue et flatter ses courbes voluptueuses. À côté d'elle, Sabe portait un pantalon et un haut sombre, l'uniforme du service de sécurité, qui embellissait sa silhouette athlétique. Une nouvelle fois, comme toujours, je me sentis gauche et mal fagotée. Je repoussai en arrière mes tentacules crâniens pour me donner une contenance.

— Eh bien. La sororité Oon'Venna au grand complet ! On peut dire que vous aimez vous faire remarquer, commenta le professeur Falaris avec un fond d'acidité.

Ailyn lui adressa un des sourires radieux dont elle avait le secret, et le vieil Uups s'agita, avant de soupirer. Comme tout le monde, il n'arrivait pas à rester impassible devant le charme d'Ailyn. J'avisai mes sœurs.

— Je croyais vous avoir déjà dit au revoir hier soir, déclarai-je. Et je pensais que cette zone de l'astroport était réservée aux passagers attendant l'embarquement.

Je désignais les portes et les salons attenants à chacune. Des passagers de toutes les races attendaient calmement leur vol, Certains commençaient à regarder dans notre direction, cherchant la cause de toute cette agitation. Ailyn haussa les épaules d'un air faussement contrit.

— Travailler à la maintenance des systèmes informatiques offre des avantages, décréta-t-elle. J'ai vu ton nom s'afficher dans le système et c'était l'heure de ma pause...

Je toisai ma plus jeune sœur et faillis lui rétorquer qu'elle devait éviter d'utiliser son boulot d'étudiante comme un passe-droit. Sabe ne m'en laissa pas le temps.

— Ne t'inquiète pas, je l'ai déjà réprimandée à ce sujet, déclara-t-elle avec sévérité.

Typique de Sabe. Bien que je sois l'aînée et elle la cadette, elle se comportait toujours comme si elle était la plus âgée. Nous n'avions jamais connu notre père, notre mère était morte quelques années auparavant ; depuis, Sabe la combattante veillait sur nous. Cela dit, elle ne parvenait pas plus que moi à faire obéir Ailyn, qui n'en faisait qu'à sa tête.

— De plus, j'avais quelque chose à te donner.

Elle tira un paquet d'une sacoche à sa ceinture.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ouvre-le.

Je m'exécutai. L'emballage contenait une matraque télescopique comme celle qu'elle portait à la ceinture.

— Elle est adaptée pour les Altonias. Tu pourras te rendre invisible et la garder avec toi ainsi.

Je me retins à grand-peine de lever les yeux au ciel.

— Sabe ...

— Je sais, ce n'est pas grand-chose, crois-moi, j'aurais adoré t'avoir un uniforme morphique.

Elle marqua une pause.

— Moi aussi, j'en aimerais un d'ailleurs, c'est pénible de devoir retirer mes vêtements chaque fois que je dois me rendre invisible. Enfin bref. J'ai vu avec mon chef, on avait une ou deux de ces matraques en rab, et il a accepté que je te la confie.

Le professeur regarda l'objet avec curiosité. Je soupirai. Cela paraissait d'une bonne intention.

— Je vais fouiller des ruines sur Obido, pas un temple perdu au fond d'une jungle hostile. Notre hôtel est réservé dans une zone sécurisée, nous aurons une escorte armée sur place, rien ne nous arrivera.

— Je serai là pour protéger votre sœur ! intervint alors monsieur Falaris.

Du haut de son mirem cinquante, avec sa fourrure duveteuse, ses grandes oreilles et ses immenses yeux, le Uups était loin du garde du corps rêvé. Cela dit, Ailyn se fendit d'un sourire adorable.

— Je n'en doute point, professeur.

— Tu feras attention. Et tu n'oublieras pas ce que je t'ai appris ? s'inquiéta Sabe.

Elle était une combattante hors pair, élève d'une école de prestige et travaillant dans la sécurité de l'astroport pour financer ses études. Elle avait tenté de nous enseigner à Ailyn et moi les rudiments du combat, pour nous défendre contre les importuns. Les Altonias étaient réputés pour leur beauté dans toute la galaxie, beaucoup de races nous enviaient notre physique avantageux. Vu la masse d'attention malvenue que ma peau bleue, mon visage altier, mes longues jambes et mes formes m'attiraient, je m'en serai bien passé.

Toujours était-il que nous avions appris à nous défendre. Enfin... Sabe pouvait mettre au tapis des adversaires bien plus costauds qu'elle. Ailyn se débrouillait honorablement au corps à corps. Quant à moi... Mieux valait ne pas en parler.

— Non, Sabe, je n'oublierai pas ce que tu m'as appris..., mentis-je.

— Et tu t'arrangeras pour nous envoyer des messages régulièrement ? renchérit Ailyn.

Elle avait bataillé pour faire de moi un génie de l'informatique. Là aussi, avec des résultats mitigés.

— J'essayerai..., soupirai-je. Mais tu sais, je vais dans la Frange, il ne faudra pas espérer des miracles niveau communication.

Ma plus jeune sœur me sauta au cou.

— Et pense à t'amuser. Tu es bien trop sérieuse, Rhenna.

Je levai les yeux au ciel, agacée. Malgré tout, elles allaient me manquer.

*

Je regardai par la baie vitrée de la cabine Leyarsi Prime s'éloigner. En bas se trouvaient mes sœurs. Je les imaginais dans l'une des coupes de l'astroport à observer les vaisseaux en partance. L'appartement que nous partagions leur semblerait bien vide en mon absence, m'avait assuré Ailyn.

Une étrange émotion m'étreignait. J'avais déjà quitté la planète où je résidais et étudiais depuis des années. J'avais fait des fouilles. Mais à chaque fois, j'étais partie avec mes sœurs ou je ne m'étais aventurée que sur des mondes dits civilisés où il était facile d'appeler mes sœurs

si le mal du pays se faisait sentir. De plus, ces excursions s'étaient toujours faites au sein d'un groupe conséquent. Là, je m'en allais seulement avec le professeur Falaris. Notre destination : Obido, planète de la Frange de la galaxie, traînait une mauvaise réputation.

— Ça ira, me murmurai-je comme pour me rassurer.

Il s'agissait d'une opportunité unique : cartographier des ruines liris mises au jour par un tremblement de terre. En plus, c'était l'occasion pour moi d'acquérir l'expérience du terrain qui – je le savais bien – me manquait. Une opportunité de voir du pays et autre chose que les rangées de la bibliothèque universitaire.

Je me plongeai dans la contemplation de Leyarsi Prime qui disparaissait doucement, un sourire aux lèvres. Tout se passerait bien.

CHAPITRE 2

Le *Nakkir* vibrait sous mes pieds de manière désagréable. J'avais de la peine à me concentrer sur mes notes. Avec un soupir, j'éteignis ma tablette. Cela ne servait à rien d'essayer de lire. Autant rejoindre le salon et profiter de l'arrivée à la station Gebo.

Je traversai des coursives étincelantes de blancheur pour retrouver un grand salon. À travers la baie vitrée qui donnait sur le dehors, je vis une sorte de tunnel lumineux nous entourer : l'un des couloirs entre les portes hyperspatiales. La vision donnait le tournis. Je m'assis dans un confortable fauteuil. Plusieurs personnes se trouvaient là, conversant à mi-voix pour ne pas troubler l'ambiance feutrée du lieu.

Le département d'archéologie avait accepté de financer notre expédition, mais n'avait pas poussé la générosité jusqu'à nous payer des billets en première classe : ma cabine se situait juste à côté des moteurs et la douche sonique du professeur Falaris fuyait.

Enfin, ces menus détails n'entamaient pas mon enthousiasme. Un large sourire étirant mes lèvres, je me plongeai dans la contemplation du dehors. Les iridescences du tunnel me rappelaient les aurores boréales.

Au bout d'un moment, il me sembla que le vaisseau ralentissait. Les lumières diminuèrent tandis qu'une voix éthérée nous annonçait en elirinais commun que nous approchions de la station Gebo. Elle répéta alors sa déclaration dans plusieurs langues et je constatai avec satisfaction que j'en comprenais la plupart.

Le vaisseau décéléra jusqu'à atteindre un anneau lumineux qu'il traversa. Un tremblement agita le sol, puis l'espace apparut. Le *Nakkir* pivota, j'aperçus la porte que nous avions franchie. Contrairement à celle de Leyarsi Prime, rutilante et étincelant sous les rayons du soleil, celle-ci semblait vieille et usée. Je réprimai un frisson en songeant ce qui adviendrait si cette porte s'éteignait. La guilda des navigateurs affirmait que cela n'arriverait pas, que les portes étaient les artefacts liris les plus sûrs au monde,

mais on ne savait jamais. Le vaisseau termina sa manœuvre et nous offrit une vue sur la station Gebo, chassant par là même mes pensées.

La station était une construction massive et impressionnante qui flottait au milieu de l'espace. Nous ne devons pas nous y attarder, juste y transiter. Cela dit, certaines personnes y vivaient de façon permanente de leur naissance à leur mort, sans jamais rien connaître d'autre. Cette idée avait de quoi donner le tournis.

Je demeurai dans le salon, observai l'arrivée vers Gebo et admirai les mécaniques complexes à l'œuvre : pilotes, contrôleurs, dockers... Une main posée sur mon épaule me tira de ma rêverie.

— Il est temps de récupérer nos bagages, Rhenna, m'annonça le professeur Falaris.

J'acquiesçai et me levai, allant chercher ma valise. Le reste de nos bagages serait heureusement acheminé par le personnel. Nous attendîmes en compagnie des autres passagers sur le pont de débarquement. Il n'était pas pourvu de baies vitrées et je ne pus profiter de la vue. Par bonheur, la manœuvre ne fut pas longue et nous pûmes enfin sortir.

La station Gebo était une construction colossale, tout en couloirs immenses et charpentes de métal. Contrairement à l'astroport de Leyarsi Prime aux couloirs blancs et impeccablement entretenus, l'endroit était assez sombre et des odeurs suspectes flottaient à certains endroits. Une foule bigarrée y transitait. Fort heureusement, le professeur semblait un habitué des lieux de ce genre et me guida à travers le dédale de coursives et de guichets. Nous rejoignîmes un pont d'embarquement où nous attendait notre deuxième vaisseau, le *Relphine*, qui nous emmènerait jusqu'à Obido.

Le capitaine était un patibulaire Regenoï à la gueule hérissée de crocs qui nous regarda d'un air peu amène. Monsieur Falaris s'isola un moment dans un coin du hangar pour discuter avec lui. De l'argent changea de main, d'antiques billets bien loin des Crédits Universels qui faisaient loi autre part. L'universitaire revint vers moi.

— Professeur, qu'est-ce que c'était ? m'enquis-je.

— Un pot-de-vin, répondit-il.

Je haussai un sourcil, prête à condamner ses pratiques. Il m'adressa une œillade acérée.

— Eh oui, Rhenna. Si tu veux te lancer dans la difficile carrière d'archéologue, tu dois apprendre les usages de la Frange.

Obido se situait en effet en bordure de la galaxie, loin des mondes centraux dont Leyarsi Prime faisait partie. Outre un délai de voyage plus long – pas de porte à proximité d'Obido, il nous faudrait compter au moins soixante oras de vol – la Frange était réputée pour ses usages ... peu civilisés.

— Tiens, me dit le professeur, ça pourra toujours te servir.

Il me donna quelques billets et pièces, que je regardai un peu interloquée avant de les fourrer dans ma poche.

Refusant tout de même de me laisser impressionner et consciente de tout ce qu'il me restait à apprendre, je montais à bord du *Relphine* à la suite de mon tuteur. Le confort était encore plus limité que sur le *Rakkir*. Je ne disposais que d'une minuscule cabine qui sentait l'humidité. Pas de grand salon non plus pour admirer l'extérieur, juste une passerelle d'où j'observai notre décollage. Puis, je me retranchai dans ma cabine. J'avais de la lecture à rattraper et une introduction pour ma thèse à corriger.

*

Le voyage se révéla interminable et ennuyeux. Heureusement que j'avais apporté assez de lecture. Soixante oras, soit près de trois longs jours pour rejoindre Obido. Et encore, le professeur Falaris m'avait affirmé avoir loué un vaisseau rapide. Les transports les plus lents pouvaient parfois mettre près de deux semaines pour effectuer le trajet. Je passai le plus clair de mon temps dans ma cabine à lire, à parcourir des clichés d'Obido : j'admirai ses dunes et son ciel bleu, je me régalai des ruines que nous allions fouiller. J'imaginai mille fois ma découverte de ces lieux magnifiques. Il me tardait tant d'arriver !

Enfin, l'ora de l'atterrissage sonna. Délaissant mon étroite chambre, je rassemblai mes bagages et rejoignis le professeur Falaris sur la passerelle. Il me salua d'un hochement de tête, avant de reporter son attention sur l'extérieur.

D'Obido, je découvris d'abord l'astroport alors que nous approchions pour atterrir. Il s'agissait d'un terrain, en bordure même d'une ville, sur lequel se dressaient quelques baraquements ainsi qu'une tour de contrôle. Plusieurs rubans d'asphalte s'étiraient entre des étendues desséchées. Notre vaisseau descendit et se posa sur l'une d'entre elles. J'eus un mouvement de surprise.

— Quoi ? On arrive comme ça ? m'exclamai-je.

— Eh bien, oui, Rhenna, rit le professeur. Nous sommes à la Frange, il n'y a pas de complexe à proprement parler.

Il marqua une pause.

— Enfin il y en avait un, mais une tempête l'a détruit il y a une dizaine d'années.

— Il n'a pas été reconstruit depuis ?

Falaris haussa les épaules.

— Nous sommes à la Frange, répéta-t-il comme si cela pouvait tout expliquer.

Je n'argumentai pas, d'autant plus que le capitaine nous invitait à rejoindre la rampe. Nous le suivîmes.

La première chose qui me frappa fut la chaleur, sèche et implacable. J'aspirai plusieurs fois l'air ambiant alors que je descendais les marches qui menaient au tarmac. La lumière se révéla moins violente que ce que j'avais craint, probablement parce que des nuages voilaient le ciel. Un vent tiède agita mes vêtements et mes tentacules crâniens.

L'équipage déchargea nos valises et les arrima sur un chariot. Pas le modèle gravitationnel, non ; un bon vieux chariot avec des roues, et qu'on devait tirer. J'avisai la masse de bagages et le mirem cinquante du professeur, me demandant si cette tâche allait m'échoir, quand une voix grave résonna derrière nous.

— Professeur Erd Falaris ? Assistante Rhenna Oon'Venna ?

Je me retournai pour découvrir un Zalphus. La race était impressionnante de naissance, avec sa musculature puissante et son faciès reptilien qui rappelait celui des crocodiles de Fuco IV. Celui-ci devait pourtant être un géant parmi les siens. Mesurant presque deux mirems cinquante, sa peau écailleuse était couturée de cicatrices. Il

m'adressa un sourire qui se voulait peut-être rassurant mais qui me fit battre en retraite de quelques pas tant il dévoilait de dents.

— Je suis Teph. Monsieur Osk m'envoie pour vous amener à votre hôtel et vous aider avec vos bagages.

— Ah. Parfait, parfait ! s'exclama le professeur Falaris.

Il indiqua d'un geste le chariot.

— Tout est ici !

Le Zalphus attrapa l'une des poignées et tira, traînant le chariot derrière lui comme s'il ne pesait rien. J'étais soulagée : cette fois, ce n'était pas à moi de trimbalier les bagages.

— Veuillez me suivre, ordonna-t-il.

J'hésitai un bref instant, tant le dénommé Teph me semblait patibulaire. Mais le professeur ne me laissa pas l'opportunité de me défilier et il emboîta le pas à notre nouveau guide. Nous traversâmes le tarmac avant de pénétrer dans un grand bâtiment. Des guichets s'alignaient, poussiéreux et vieillots. Des employés sommeillaient derrière, tandis que dans la salle d'attente, on chargeait et déchargeait des chariots, que des gamins de toutes races se poursuivaient en hurlant. Deux Galoiris en uniformes nous regardèrent. Je m'attendais à ce qu'ils contrôlent nos visas ou nos bagages. Le Zalphus leur adressa un signe et ils nous laissèrent passer.

— Nous sommes à la Frange, me glissa le professeur Falaris, amusé.

Nous débouchâmes dans une rue animée. Le vacarme qui régnait là m'assourdit. Sur une chaussée ensablée se croisaient véhicules motorisés et charrettes tractées par des bœufs des dunes, une espèce locale si j'en croyais mes lectures. Des passants slalomaient entre la circulation. Tout ce petit monde s'apostrophaît dans une version abâtardie d'Elirinais et dans différents dialectes. La plupart des gens étaient vêtus d'amples tuniques teintées dans des nuances de bleus. Le même pigment ornait la plupart des maisons, soit sous forme de peinture, soit en fresque ou en mosaïque. Je me doutais que certaines de ces bâtisses devaient comporter de la pierre liri.

La ville était bâtie en bordure d'une éminence rocheuse. J'y distinguai des habitations troglodytes et, tout en haut, deux tours d'un

blanc éclatant. Si mes souvenirs étaient bons, les gens du coin appelaient ces vestiges liris « les Jumelles ». Les archéologues pensaient qu'il s'agissait des restes d'un complexe météorologique. Peut-être que les ruines que nous allions explorer allaient nous livrer quelques clés supplémentaires.

— Venez, nous indiqua Teph.

Il nous mena jusqu'à une sorte de camion qui stationnait plus loin. Nos bagages furent chargés à l'arrière. Je grimaçai tandis que le Zalphus les lançait presque et me félicitai d'avoir emballé les instruments fragiles dans des boîtes rigides. Puis nous prîmes place à l'arrière. Le Zalphus s'installa à l'avant et démarra. Je notai que le camion était une antiquité, avec une boîte de vitesse semi-manuelle. Ailyn adorait les voitures de ce genre et prétendait que les boîtes automatiques étaient une hérésie. Elle aurait sûrement supplié Teph pour avoir le droit de conduire. Moi j'étais heureuse d'avoir un chauffeur pour nous guider.

Notre hôtel se trouvait à quelques minutes de là, dans le centre-ville. Il s'agissait d'un bâtiment lui aussi peint en bleu qui débouchait sur une ruelle. Teph peina d'ailleurs à garer le camion sans érafler les murs des maisons voisines.

Je sortis du véhicule. Des gamins s'approchèrent de moi avec curiosité. Je leur adressai un sourire et tirai de ma poche les piécettes que le professeur m'avait données, pour leur distribuer. Après tout, elles leur seraient sûrement plus utiles qu'à moi. Des cris de joie me récompensèrent.

Un Humain, vêtu de la bure sombre des prêtres voyageurs, était assis contre un mur. Une coupelle reposait à ses pieds, j'y plaçai le reste des pièces. Il me fixa de ses yeux verts. Je ne pus m'empêcher de frissonner. Seuls les humains possédaient cette couleur exotique d'yeux et les iris émeraude de celui-là brillaient dans un visage rude. Il me remercia d'un hochement de tête.

— Rhenna ! m'appela le professeur.

Je me détournai pour suivre mon mentor à l'intérieur de l'hôtel. Le Zalphus avait réquisitionné un garçon pour l'aider à décharger. Le

pauvre laissa tomber le sac qu'il tenait alors que je passai. Je le rattrapai avec un sourire, avant de rejoindre monsieur Falaris.

— J'ai eu un nouveau message de ce cher Ramsek. Mon très estimé collègue pense qu'il aura deux semaines de retard.

Il avait du mal à ne pas jubiler.

— Nous commencerons donc les fouilles sans ce rabat-joie !

Il me tendit une carte alors que j'entrai.

— Chambre quarante-deux. Va déballer tes affaires et te reposer. Nous partirons demain très tôt.

J'acquiesçai avec enthousiasme. Enfin, j'y étais ! Enfin j'allais découvrir les ruines liris !

CHAPITRE 3

J'avais espéré commencer les fouilles dès le lendemain de notre arrivée. Je déchantais vite. Malgré mes précautions, certains de nos appareils avaient été endommagés dans le transport. Le professeur Falaris pesta à ce sujet. Puis, il me refila les documents d'assurance à remplir, pendant que lui partait avec les Osk pour essayer de remplacer le matériel cassé.

Au lieu d'arpenter les couloirs et les passages d'une ruine liri, je me retrouvai donc à faire de la paperasse, coincée à Obidoville. Enfin, même pas à Obidoville, carrément à l'hôtel vu qu'il n'était pas sûr que je me promène seule dans les rues.

Le troisième jour, je n'en pouvais déjà plus. Je priais le professeur d'arranger une sortie pour moi. Il parla un long moment avec les Osk, mais obtint quand même de Teph le Zalphus qu'il me conduise à un marché local, histoire de m'occuper.

Je me mis donc en route, excitée à l'idée de visiter la ville. Malheureusement pour moi, le marché en question consistait en de misérables étals sous une place couverte. Les rares marchands et badauds parlaient un dialecte local, une sorte d'elirinai argotique que je parvenais à comprendre et à baragouiner. Pourtant, ils firent comme s'ils ne saisissaient rien de ce que je leur disais et refusèrent d'engager la conversation avec moi. Je notai les regards inquiets que mon escorte m'attirait. Je battis en retraite ; de toute façon, ce marché ne vendait rien qui vaille la peine d'être ramené en cadeau à mes sœurs.

Je rentrai donc à l'hôtel assez dépitée. Teph se gara devant la porte et je descendis. L'Humain que j'avais déjà aperçu se trouvait là, entouré par trois petits Regenois, il traçait des signes dans le sable. Je m'approchai et compris qu'il leur apprenait les rudiments du calcul. Il leva la tête vers moi, son regard vert émeraude me transperçant comme s'il me reprochait d'avoir interrompu sa leçon.

— *Vous servez de professeur ?* lui demandai-je, exhumant pour l'occasion des vestiges d'anglais, l'antique langue parlée par les Humains.

J'eus la satisfaction de voir la défiance quitter son regard, remplacée par de la surprise.

— Oui, c'est bien cela, répondit-il dans le même idiome.

Il marqua une pause avant d'ajouter :

— Vous comprenez l'anglais ?

— Oui. J'ai eu besoin pour études, pour lire documents humains. C'est une jolie langue. Facile à apprendre ...

Il esqua un maigre sourire, qui le fit paraître plus jeune et moins soucieux. Je n'eus hélas guère l'occasion de poursuivre la conversation.

— Rhenna ! beugla monsieur Falaris en sortant de l'hôtel.

Je me retournai vers lui. Il sautilla, l'air très excité.

— C'est bon ! J'ai pu avoir les pièces qui me manquaient ! Prépare tes affaires, demain, on file sur le champ de fouille ! s'exclama le professeur.

Je m'empressai d'obéir. En partant, je me tournai vers l'Humain.

— *Au revoir !* lui lançai-je.

Puis je fonçai vers l'hôtel. Enfin l'aventure commençait !

*

Après un bref repas à l'hôtel, je remontai dans ma chambre et suivis les conseils du professeur. Je me couchai et tournai un moment avant que l'antique inducteur de sommeil du lit ne me calme et ne m'envoie au pays des rêves. Un garçon d'étage me réveilla très tôt, le soleil n'était pas encore totalement levé. Je fis une rapide toilette et m'habillai : pantalon de toile et chemise, capuchon pour me protéger du soleil. La parfaite tenue d'une archéologue.

Je descendis dans le hall de l'hôtel et découvris notre escorte. Teph le Zalphus se trouvait là, en compagnie d'un de ses congénères, une petite créature à la peau grise et à la tête massive qui tourna ses grands yeux orange vers moi. Un Prykon, reconnus-je. L'une des races natives d'Obido et qui vivait en symbiose étrange avec les Zalphus et les Methis.

— Segor Osk, se présenta-t-il. Pour vous servir.

Il me gratifia d'une révérence à laquelle je répondis d'une inclination du chef.

— Monsieur Osk va nous accompagner pour notre premier jour, m'informa le professeur Falaris.

Je ne savais pas quoi penser de cette nouvelle et du fait que le grand patron d'Obido s'incruste sur notre chantier. Le Prykon, avec ses vêtements de couleur criarde et ses bagues démesurées, ne me fit pas bonne impression. Je remarquai alors que les Zalphus regardaient le Prykon avec déférence, tandis que le Nepolathi au guichet le fixait avec peur. Je me rappelai l'inquiétude des gens sur le marché. Tout cela ne me disait rien qui vaille ...

— Tu es prête, Rhenna ?

J'acquiesçai avec un sourire, tout en me félicitant d'avoir inclus la matraque de ma sœur dans mon paquetage.

Dehors, des gamins jouaient dans la rue, sous l'œil du prêtre humain que j'avais vu la veille. Il rabroua l'un d'eux, un Caan, qui utilisait ses longs bras pour tenter de grimper à une gouttière, puis tourna la tête dans notre direction. Je lui adressai un salut, ses sourcils se froncèrent. D'un ordre sec, il rappela les petits. Segor Osk lui lança un drôle de regard. J'hésitai à monter dans le camion, monsieur Falaris me prit par le bras.

— Viens, Rhenna, me pressa-t-il.

— Ces gens m'ont l'air louches, soufflai-je.

— Je sais. Pas de panique, je les paye un bon prix.

— C'est la Frange ..., ironisai-je.

— Ravi de voir que tu commences à comprendre ce que la vie d'un archéologue de terrain signifie.

Il me fixa, avant de soupirer :

— Ne t'inquiète pas, tout ça peut être effrayant, mais je gère.

— Avec des pots-de-vin ?

— Ma petite, si tu veux faire carrière dans ce métier, tu apprendras que parfois, quelques billets débloquent une situation épineuse bien plus efficacement que n'importe quelle discussion. Observe et apprend.

Je n'étais pas convaincue et ces pratiques me choquaient. Cela dit, une partie de moi devait reconnaître qu'il avait raison : j'avais passé beaucoup de temps le nez dans mes livres et je ne connaissais pas les usages de ces mondes. Je notai aussi que, sous ses dehors bourrus et même s'il me refilait les tâches ingrates, Falaris essayait de me former aux réalités du terrain. Cette constatation me fit chaud au cœur et je grimpai à l'intérieur du camion. Je m'installai à l'arrière en compagnie du professeur et de Segor Osk. Les Zalphus montèrent à l'avant. Le chauffeur enclencha les moteurs.

Le véhicule s'engagea dans les rues. Je me penchai à la vitre pour observer la ville. Je distinguai des maisons peintes en bleu et jaune, certaines presque empilées les unes sur les autres. Du linge pendait aux fenêtres et entre les habitations. Vu la taille de notre camion, nous passâmes plutôt dans les rues principales. Je repérai néanmoins un lacs de venelles qui s'entremêlaient. Malgré l'heure matinale, les rues étaient assez animées : des Ch'Koral, des Galoiris, et beaucoup de Buorems s'affairaient sur notre passage.

Je notai des regards anxieux en direction de notre équipage qui n'étaient pas faits pour me rassurer. Certains fuirent carrément à notre approche. Nous traversâmes différents quartiers, et je remarquai le peu d'entretien des maisons et la pauvreté des habitants. Pour sûr, Obido ne respirait pas la richesse.

Segor Osk discutait pluie et beau temps avec le professeur Falaris. J'appris que l'année s'était révélée très sèche à Obido, bien plus que les précédentes, et que plusieurs tempêtes de sable avaient durement frappé la capitale. La planète avait également subi trois tremblements de terre, auxquels nous devons la découverte des ruines vers lesquelles nous nous dirigeons.

Le chauffeur nous mena hors de la ville, jusqu'à une bande d'asphalte à peu près neuve. Là, il mit les gaz et fonça vers l'est.

Au départ, la route était large et entretenue. Elle se dégrada hélas rapidement, pour bientôt abandonner tout revêtement. Nous nous enfonçâmes dans le désert, suivant une piste de terre battue. Le paysage était aride et répétitif. Je m'assoupis.

Un cahot plus violent que les autres me réveilla. J'ouvris les yeux pour découvrir un massif montagneux, composés de plateau rougeâtres.

— Nous arrivons, m'informa le professeur Falaris.

Teph sortit alors de la piste et prit la direction d'une des éminences. Peu à peu, les degrés d'une sorte de carrière se dévoilèrent. L'excitation me fit me pencher et me tordre le cou pour tenter d'en voir plus. Mon impatience crut à mesure que nous avancions et, quand le camion s'immobilisa enfin, je fus la première à descendre.

Les ruines se trouvaient là, juste devant moi : un cratère dans le sol au milieu duquel se dressaient les vestiges d'un palais oublié. D'immenses colonnes émergeaient de la roche et formaient comme une entrée vers un plus large complexe. D'après les premiers relevés effectués par les satellites en orbite, il s'agissait du point d'accès vers une ville de bonne taille que le temps avait ensevelie avant qu'un tremblement de terre ne la dégage.

— Nous avons sécurisé cet endroit dès qu'il a été révélé, nous expliqua Ségor Osk.

Effectivement, je repérai quelques Zalphus en faction.

— De cette manière, nous avons réussi éviter les pilleurs. Encore que les gens du coin n'aiment pas trop les ruines liris dans ce genre.

Je me doutais que sous couvert de protection, la famille Osk s'était servie au passage. J'espérai qu'ils n'avaient rien abîmé de crucial.

Je contemplai cette pierre blanche qui luisait sous le soleil de cet éclat irisé propre aux constructions liris. L'émotion me serra la gorge. J'avais déjà vu des ruines de cette race fondatrice, bien sûr, mais cette fois, c'était différent. Nous serions les premiers archéologues à les fouiller.

— Impressionnant, n'est-ce pas ? me glissa le professeur Falaris.

Une ombre de sourire éclairait son visage, d'ordinaire sévère. J'acquiesçai vigoureusement.

— Nos guides vont nous récupérer de quoi descendre, déclara mon mentor.

Effectivement, des Zalphus et des Methis déchargeaient du matériel. L'un d'eux monta une tonnelle, s'empressant d'y abriter Ségor Osk. Il fallait dire que le soleil dardait sur nous ses rayons

implacables. Je tirai plus sur moi le bord de ma capuche et m'avançai vers le cratère. L'un des Zalphus me rejoignit avec une échelle, qu'il arrima dans le sol, avant de la dérouler.

— Après vous..., m'invita-t-il avec un sourire ironique qui dévoila sa dentition acérée.

Je m'efforçai de rester impassible malgré le frisson qui me parcourut et qui, j'en étais sûre, ne lui avait pas échappé. J'attrapai les premiers barreaux et m'engageai. L'échelle tangua, je retins un cri mais m'accrochai. Je ne regardai pas en bas et me forçai à bouger. Au bout d'une interminable descente, je touchai le sol. J'osai me retourner et la vision m'éblouit.

Certes, les ruines n'étaient pas aussi bien conservées ni aussi vastes que celles de Kilder ou d'Hepia, où les archéologues avaient carrément mis au jour des cités quasiment intactes.

Une partie de cette entrée massive était effondrée. Du parvis devant les colonnes, il ne restait presque rien et des trous béants s'ouvraient un peu partout. Malgré tout, une allégresse sans borne m'étreignit : avais-je devant moi l'œuvre de ma vie ? Combien d'années me faudrait-il pour cartographier ces lieux, traduire les fresques, inventorier les objets que nous allions trouver ? Si je réussissais mon diplôme, mon avenir était assuré : l'université allait embaucher à tour de bras pour explorer cette merveille que je devinais là, cachée dans les souterrains. Je retins des larmes de joie à grand-peine. De nouvelles ruines liris rien que pour moi !

— Je deviens trop vieux pour ces bêtises, maugréa le professeur Falaris en sautant en bas de l'échelle.

Enfin, presque pour moi toute seule, corrigeai-je. Le savant m'adressa un sourire.

— On s'y met ? proposa-t-il.

*

Le son du vent sableux qui frappait ma tente me réveilla. Je m'extirpai de mon sac de couchage. Je m'étirai, avant de ramasser mes

vêtements et de m'habiller. Vu la lumière qui perçait la toile, le jour était levé. Parfait.

Au sortir de la tente, des nuages poussiéreux obscurcissaient le soleil. La journée s'annonçait moins chaude que les précédentes, ce qui n'était pas pour me déplaire, tant Obido pouvait se révéler une fournaise. Cela dit, à peine avais-je fait trois pas dehors que j'avais déjà ingurgité une quantité importante de sable. Je lorgnai vers la table du petit-déjeuner, dressée sous une tonnelle. L'idée de croquer des biscuits saupoudrés de minéraux ne me tentait guère. J'attrapai une gourde d'eau et quelques rations emballées, que je fourrai dans ma besace.

Nous avons monté notre campement à l'écart des ruines, dans un renforcement abrité de rochers. Des membres de la famille Osk gardaient le périmètre, soi-disant pour nous protéger d'éventuels pillards, mais je n'y croyais guère. À mon avis, ils espéraient sûrement pouvoir récupérer quelques objets en douce.

Je rejoignis l'échelle qui permettait de descendre sur les fouilles. Depuis quatre jours que nous étions là, les lieux avaient déjà changé. Une solide échelle métallique remplaçait désormais celle de corde et le professeur Falaris avait installé une série d'instruments de mesure partout dans les ruines.

Notre objectif était simple : cartographier les lieux pour préparer de futures expéditions. Mission à la fois passionnante et frustrante tant je brûlai de tout inventorier, creuser, chercher des pièces secrètes comme il en existait souvent dans les ruines liris.

Grâce à une série de drones, nous avons déjà pu réaliser un plan sommaire de l'endroit – même si nos machines réagissaient mal aux rayonnements de la pierre liri et que certains passages demeuraient en noir sur nos cartes.

Le complexe était de taille relativement modeste : à peine la surface d'une ville de campagne sur Leyarsi Prime. D'après les indications au mur que j'avais réussies à traduire, il s'agissait d'un centre d'étude. Nous avons déjà mis au jour les quartiers d'habitation et une ancienne cantine, nous cherchions maintenant les laboratoires proprement dits.

J'avais découvert le deuxième jour un accès vers les souterrains et j'y passai le plus clair de mon temps, persuadée que le chemin vers les laboratoires se trouvait là.

Avec la ferme idée d'aller arpenter une nouvelle fois les couloirs, j'empruntai l'une des échelles. Au pied du cratère, j'aperçus le professeur Falaris en grande discussion avec Teph le Zalphus et des Méthis, deux créatures de plus petite taille, au faciès insectoïde. D'après ce que j'avais pu lire, Zalphus, Methis et Prykon cohabitaient souvent au sein de la même famille. Segor Osk employait ceux-là en tout cas et j'avais vu les membres de sa famille l'observer avec ce mélange de crainte, de respect et d'amour.

— Tout va bien, professeur ?

Il tourna la tête vers moi.

— Oui, mais Teph me dit qu'ils prévoient une tempête de sable massive pour cette nuit et qu'il faudra sûrement évacuer, pour des raisons de sécurité.

Je lâchai un soupir agacé. Cela signifiait que nous devrions remballer le matériel et rentrer dormir en ville. Même si j'appréciais la perspective d'un matelas moelleux et d'un bain chaud, je regrettais le temps que cela nous ferait perdre en trajets inutiles.

— Vers quelle heure devons-nous replier ? interrogeai-je Teph.

— Seize oras Temps Obidien. Quatorze oras trente Temps Universel, me répondit-il.

Je lorgnai ma montre et mit une alarme pour cette heure.

— C'est noté. Je serai dans le secteur quatre, quadrant six, du côté des fresques. J'ai ma radio et ma balise.

— Sois prudente.

— Bien sûr.

Je me dirigeai vers l'entrée que j'avais découverte. Elle consistait en une large arche de pierre blanche, d'où partait un escalier qui s'enfonçait en colimaçon. Les marches usées étaient glissantes, je descendis avec précaution. Il aurait été un comble de se casser une jambe ainsi.

Allumant ma torche, je remontai l'un des passages, inspectant une nouvelle fois les fresques qui les ornaient. Elles avaient dû être peintes

des millénaires auparavant, quand les Liris régnaient encore sur la galaxie. Il demeurait de temps à autre l'ombre d'une couleur. Les fresques représentaient des paysages : mer, champs, forêts, océans, déserts, ainsi que des personnages : Altonias, Setean, Nepolathi, Asorcs.

Les Liris, eux, étaient dépeints sous les traits de colosses de deux mètres de haut, à la peau cuivrée. Certains pensaient qu'ils avaient réellement cette apparence et que toutes les autres races avaient été modelées à partir de ce physique. D'autres soutenaient qu'il s'agissait seulement d'une convention artistique. Difficile de trancher, car on n'avait jamais retrouvé de corps liris jusque-là.

Perdue dans ces réflexions, je faillis manquer l'embranchement d'un nouveau couloir. Je me rattrapai de justesse et filai reprendre mes études là où je les avais laissées la veille. Je sortis de mon paquetage ma tablette.

— Section quatre, quadrant six, annonçai-je à la machine qui prit en note.

J'extirpai aussi ma caméra sur trépied, avec un objectif grand-angle à même de prendre toute la pièce en photo, afin de préparer des modélisations en réalité virtuelle. Je déployai le trépied et le posai. La caméra tangua. Je la rattrapai au vol et enfonçai d'un coup sec les pieds dans le sable. Quelque chose gronda alors sous mes pieds. Le sol vibra. Je n'eus pas le temps de comprendre ce qui se passait : le dallage s'écroula et je chutai dans les ténèbres.

*

La douleur me réveilla : une souffrance lancinante dans tout mon corps. Je gémis et ouvris péniblement les yeux. Par miracle, ma lampe torche ne s'était pas éteinte dans ma chute.

Je me redressai à grand-peine. Des cailloux ruisselèrent sur mon crâne. Je levai la tête. Le sol s'était écroulé sous mes pieds et béait à plusieurs mètres au-dessus de moi. Je braquai le rayon de ma torche dans cette direction, juste pour me convaincre que je n'arriverai pas à grimper seule. Je levai mon poignet gauche à hauteur de mes yeux : mon bracelet radio avait pris un sale coup. Le cadran était éteint et

toutes les prières, les supplications, coups et imprécations ne purent le redémarrer. En plus de cela, ma cheville me lançait affreusement. Je me baissai et la palpai : elle était gonflée.

— Bon ..., commentai-je.

J'inspirai profondément, avant de hurler de toute la force de mes poumons :

— Il y a quelqu'un ? Hé ! Je suis là !

Je répétais plusieurs fois la manœuvre, avec des variations dans les paroles tout en demeurant dans le thème : « Au secours ! Venez me chercher ». Sans succès. Je ne réussis qu'à m'érailler la voix et à avaler de la poussière. Il ne me restait plus qu'à prendre mon mal en patience. J'avais donné ma position au professeur avant de partir, ne me voyant pas revenir, il finirait par venir à ma recherche.

Je clopinai jusqu'à un mur et m'y appuyai. Je tirai ma gourde de mon paquetage et en but une longue rasade. J'attendis. Longtemps. Les pensées tourbillonnaient sous mon crâne. Si je n'avais jamais été douée pour me tourner les pouces, j'avais un don naturel pour imaginer le pire, surtout coincée dans une construction millénaire sans personne pour m'aider. J'en étais à élaborer mon quinzième scénario de mort horrible quand je réalisai enfin que cette attitude ne mènerait à rien si ce n'était à la crise de panique. Je devais m'occuper en attendant les secours.

Du rayon de ma torche, je balayai les alentours. J'étais tombée dans un couloir. L'une des extrémités se terminait par un éboulis. L'autre se prolongeait jusqu'à un coude. Je calai mon sac sur mon dos, clopinai jusque-là et braquai ma lampe dans cette direction. Là encore, la coursive se terminait par des décombres, mais juste avant, une porte s'ouvrait. Je m'y glissai avec prudence. Passé un sas, la stupeur me figea : je trouvai un laboratoire.

La pièce dévoilée était assez vaste et haute de plafond. Les murs blancs se mirent à luire d'une douce lumière sur mon passage. Le système bioluminescent fonctionnait toujours. Incroyable !

L'endroit se divisait en dizaine d'alcôves. J'avancai dans la salle, malgré la poussière, je distinguai un dallage coloré au sol qui formait

comme une ligne et le suivis. De part et d'autre se dressaient des machines. J'en avais déjà vu de semblables dans les musées. Certaines avaient été identifiées, comme ce séquenceur de génome avec ses gants qui enveloppaient les mains de son porteur et ce masque qui se rabattait sur sa tête pour lui permettre de travailler à l'échelle de l'infiniment petit ; ou ce massif purificateur d'eau qui pouvait nettoyer même le fond d'égout le plus souillé. Muselant mon excitation grandissante, je m'approchai avec précaution, sans rien toucher. Une épaisse couche de poussière maculait les instruments.

— Rhenna, ma fille, tu as décroché le gros lot ! m'exclamai-je.

Oubliée la peur que j'avais ressentie, ne restait plus que l'enthousiasme de la découverte. Ma caméra était en miette, mais ma tablette avait miraculeusement survécu au choc, mis à part un impact sur l'écran. Je pris de nombreux clichés et de multiples notes, référençant ce que je parvenais à identifier.

Pour les autres, je me contentais de prendre des photos et de reporter des observations. Je n'avais pas la moindre idée de ce à quoi tout ceci pouvait bien servir. Cela ressemblait à du matériel médical exhumé au cours de précédentes fouilles sur d'autres sites liris. Quoi que certaines des machines me firent songer à des modules de terraformation et de régulation de l'atmosphère. Et quelques-unes étaient clairement à destination de serres, peut-être hydroponiques ! Dans tous les cas, je me trouvai dans un laboratoire richement doté, qui allait sûrement m'occuper pour les années à venir et peut-être me valoir les honneurs de la profession. Ça valait finalement le coup de se fouler une cheville !

Je tournai sur moi-même pour admirer les lieux. Un laboratoire liri en parfait état de conservation pour ma première fouille. J'éclatai d'un rire à la fois enchanté et nerveux. Trop. C'était trop. Je croyais rêver.

Je m'avançai vers le fond du laboratoire. Les murs continuèrent de s'allumer sur mon passage. Je me tins bientôt devant une console en demi-cercle, pourvu de boutons frappés de glyphes. Je m'approchai avec précaution, dans l'idée de prendre le tout en photo. Le liri est une langue très compliquée, mais que j'avais apprise. Je pris une

centaine de photos pour préparer mon travail futur. Alors que je me déplaçais pour obtenir un nouvel angle, un vrombissement me tira de ma tâche. Le sol vibra sous mes pieds. Paniquée à l'idée d'une nouvelle chute, je reculai précipitamment. Dans ma hâte, j'effleurai une table, qui s'alluma.

— Non ! Non ! Non ! m'exclamai-je.

Trop tard. Un globe métallique s'était ouvert. Quelque chose en jaillit et me percuta à la poitrine. Je voulus crier sans y parvenir. Ma vision passa au blanc, puis au noir et une fois encore, je sombrai dans les ténèbres.

CHAPITRE 4

Ma bouche était pâteuse et mes paupières, collées.

— Ça y est, elle se réveille ! entendis-je.

J'étais bien, je baignai dans une douce torpeur dont je n'avais pas envie de sortir. La voix en avait hélas décidé autrement.

— Rhenna ? Rhenna, est-ce que tu peux ouvrir les yeux ?

Je grommelai pour qu'on me laisse dormir. Quelqu'un me secoua l'épaule.

— Rhenna !

Je rassemblai mes forces et décollai mes paupières. J'étais étendue sur un lit de fortune dans une vaste salle faiblement éclairée. Je fixai le plafond démesuré, avant de glisser sur les parois sculptées de bas-reliefs et ornées de globes de pierres. Bon, j'étais toujours dans le complexe liris mais au moins je ne moisissais plus dans ce fichu trou.

Je me redressai péniblement. Le professeur Falaris me scruta avec inquiétude.

— J'ai soif, coassai-je.

Il me tendit une gourde à laquelle je bus de longues gorgées ce qui dissipa un peu mon malaise. Je regardai la salle où je me trouvais et découvris Segor Osk assis sur une chaise dans un coin. Derrière lui, Teph le Zalphus tentait presque de se confondre avec les ombres. Je frissonnai malgré moi et resserrai contre moi la couverture qui me drapait. Je réalisai que j'étais torse nu sous ladite couverture, ce qui acheva de me réveiller.

— Que s'est-il passé ? demandai-je.

— J'ai essayé de t'appeler mais tu ne répondais pas, m'expliqua le professeur Falaris. Alors nous nous sommes rendus à la position que tu nous avais indiquée. Nous avons trouvé l'effondrement, puis toi, évanouie. Nous avons bataillé pour te sortir de là.

Tout me revint en bloc. Le laboratoire, les consoles, le globe qui s'était ouvert. Je pris conscience du regard soucieux du professeur rivé sur moi. Nul enthousiasme dans ses prunelles alors qu'on venait

de mettre au jour un laboratoire liri, juste un fond d'angoisse teintant ses grands yeux bruns.

— Quelque chose ne va pas ? m'enquis-je.

— Tu devrais regarder ton torse, me conseilla mon mentor.

Je m'exécutai, soulevant la couverture. Je lâchai un cri. Sous mes seins, là où battait mon cœur, quelque chose était fiché. De forme ovale, il était aussi grand que ma paume de main et fait d'un métal lisse. Comme un drôle de joyau, il était serti dans mes chairs et luisait d'un doux éclat lunaire. Un artefact liri à n'en point douter.

J'aurais aimé dire que j'ai accueilli la nouvelle avec calme et gardé le contrôle de mes nerfs, et que j'ai demandé avec flegme si l'on pouvait me retirer cette horreur, comme ma sœur Sabe aurait pu le faire. En réalité, je crains d'avoir hurlé et de m'être débattue quand le professeur Falaris a essayé de me calmer. Je suis presque sûre d'avoir pleuré.

— Rhenna ! Rhenna, reprends-toi s'il te plaît, m'admonesta Erd Falaris.

La chose à ne pas dire si l'on espère atteindre ce résultat ... Je laissai la panique me submerger.

— Enlevez-moi ça ! sanglotai-je.

Alors que je posai la main sur l'artefact pour l'arracher, celui-ci vibra. Une douce chaleur se répandit dans ma paume. Les parois de la pièce où nous nous trouvions se mirent à luire. Les globes de pierre chatoyèrent tandis qu'une note claire montait d'un dispositif invisible.

— Rhenna ! me pressa mon mentor. Contrôle-toi !

Il lorgna d'un air anxieux en direction de Segor. Le chef de la famille Osk s'était levé de son tabouret et contemplant les murs. La lumière bleutée projetait des ombres menaçantes sur son visage.

— Impressionnant ..., commenta-t-il. Je n'avais jamais rien vu de tel.

Lui et Teph m'observèrent. Je n'aimais guère le regard qu'ils posèrent sur moi. Segor fixa ma poitrine, mais rien de commun avec les attentions libidineuses auxquelles j'étais accoutumée. En un sens, c'était pire. Je me levai de mon lit de camp et notai distraitemment que ma cheville ne me faisait plus souffrir. Ce mystère devrait néanmoins attendre avant d'être investigué. Les Osk me regardaient d'un air menaçant.

— Rhenna, je crois qu'il faudrait que nous rentrions à Obidoville pour qu'un médecin t'examine, décréta le professeur Falaris.

J'acquiesçai à ces mots et serrai la couverture contre moi. Mes jambes tremblaient. Segor Osk me fixa avec un large sourire puis écarta les mains dans un geste faussement bienveillant.

— Chercher un médecin à Obidoville ? Alors, ce n'est pas la peine, nous allons nous occuper de tout. Ma famille possède les meilleurs docteurs de la ville. N'est-ce pas, Teph ?

— Tout à fait, répondit le Zalphus de sa voix gutturale.

— Ils ont sauvé ton petit dernier d'une bien grave maladie, non ?

— Une dégénérescence de la carapace, oui, confirma Teph. J'en remercie la famille tous les jours de pouvoir voir grandir Karr, de pouvoir le voir chasser les oiseaux et les rongeurs.

Un sourire attendri était né sur le visage rude du Zalphus.

— Ah, Madel est la meilleure qu'on puisse trouver. Une Methi douce et compréhensive. Très habile de ses mandibules, poursuivit Segor. Je suis sûr qu'elle se fera une joie de vous examiner, mademoiselle Oon'Venna.

Il marqua une pause, son regard glissa une nouvelle fois sur ma poitrine et sur l'artefact que je tentai de dissimuler mais qui pulsait toujours.

— Elle pourrait même vous retirer cet objet...

Malgré son ton affable et sa proposition de m'aider, je ne lui faisais pas confiance. Je ne sais pas quel idiot aurait pu, vu la lueur de convoitise dans ses yeux. Ma respiration s'accéléra.

— Rhenna, nous y allons, décréta le professeur, la voix tendue.

— Où cela ? La tempête menace dehors ! répliqua le Zalphus.

Falaris ne l'écouta pas et se contenta de reculer vers la sortie. Je l'imitai, sans lâcher les deux autres du regard. Je notai que les jambes du professeur tremblaient.

— Nous ne voulons que votre bien..., tenta Segor Osk.

J'atteignis la porte la première.

— Il est inutile de fuir, déclara Teph en faisant craquer ses phalanges.

Je passai le seuil. Des bras massifs se refermèrent autour de moi. La panique m'envahit et me figea un bref instant. Et puis, mon

instinct de survie reprit le dessus et je me débattis féroce­ment. Mais le Zalphus qui m'avait saisie n'était pas près de me lâcher.

C'était sans compter sur le professeur Falaris. D'un geste étonnamment vif, il asséna un coup de canne dans la rotule de mon agresseur. Celui-ci grogna et desserra sa prise. Je parvins à m'échapper ; il me rattrapa en agrippant mes tentacules crâniens. Je criai de douleur. Monsieur Falaris réattaqua de sa canne. Une nouvelle fois, le Zalphus me lâcha. Une détonation retentit, je glapis.

J'observai la scène, figée. Erd Falaris me fixa, l'air surpris, tandis que du sang coulait à gros bouillons de sa poitrine.

— Fuis..., murmura-t-il d'un souffle mourant.

Il tomba au sol. Segor Osk baissa son arme. J'hésitai une fraction de seconde, avant que mes jambes ne se réveillent. Je me jetai à terre pour éviter la poigne du Zalphus et m'enfuis dans le couloir.

— Rattrapez-la ! hurla le chef des Osk.

Les deux Zalphus se lancèrent à ma poursuite. Je tournai tout de suite à droite dans un passage, puis à gauche dans un autre. Les pas résonnaient derrière moi, mais je connaissais mieux le plan des lieux qu'eux. Je me glissai dans une alcôve plongée dans l'obscurité. Repoussant le choc et la panique, je me forçai à réfléchir. Je ne devais pas rester là. Il fallait que je prenne le large au plus vite !

Les Zalphus me dépassèrent. Cela ne les tromperait pas longtemps, je disposais cependant d'une autre corde à mon arc. Le plus rapidement et silencieusement possible, je laissai tomber ma couverture, retirant ma ceinture, mon pantalon et mes chaussures, ne gardant que la matraque pliable que Sabe m'avait confiée.

Je me forçai au calme et utilisai le don si spécifique aux Altonias. Ma peau me picota, mes tentacules crâniens chauffèrent. Je regardai mes mains. Elles commencèrent à devenir transparentes. Je notai avec soulagement que l'artefact les imitait et, bientôt, je fus invisible.

Je serrai la matraque, devenue transparente elle aussi, et me dis que si je me sortais de ce pétrin, j'allais investir dans des vêtements avec les mêmes propriétés !

Je me coulai hors de ma cachette et remontai le couloir vers l'extérieur. Je dus me plaquer contre un mur. Le rayon d'une torche balaya les lieux et glissa sur moi. Teph s'avança. Je retins ma respiration. S'il ne me voyait pas, il pouvait m'entendre et peut-être même me flairer. Mais je ne fis aucun bruit et il passa. J'attendis pour être sûre avant de reprendre ma progression.

— Elle est là ! Quelque part ! cria Teph.

Je me hâtai vers la sortie, uniquement pour distinguer la silhouette d'une Methi, armée d'une matraque électrifiée, qui gardait l'entrée. Qu'à cela ne tienne, j'en connaissais une autre.

Je battis en retraite, longeant les murs. Mon cœur cognait fort dans ma poitrine. Plus je tardais, plus je prenais le risque que mes ennemis me rattrapent. Je finis par retrouver le passage vers l'extérieur. Il s'agissait d'un tunnel à demi écroulé où Erd Falaris m'avait fait ramper le premier jour pour des relevés. Professeur ! L'émotion m'étreignit et manqua de me submerger. Je me contins et m'engageai dans le boyau. Après des contorsions et une poignée d'éraflures, je distinguai de la lumière.

Enfin ! Je me coulai à l'extérieur. La Methi était toujours postée à l'autre sortie. Rapidement, je courus jusqu'à l'une des échelles qui permettaient de remonter du cratère. Je m'attendais à tout moment à ce qu'on me tire dans le dos.

J'atteignis néanmoins les hauteurs, mais réalisai que je faisais face à deux nouveaux problèmes. J'avais espéré voler un véhicule pour rejoindre la ville et deux Methi stationnaient devant les camions. De plus, le temps se gâtait : de gros nuages poussiéreux s'amoncelaient et le vent s'était levé. Je réfléchis. Si j'attendais plus, je prenais le risque d'être coincée avec les Osk. Mais si je me précipitais, je serais découverte.

— Du calme, Rhenna, me murmurai-je.

Si j'ignorais quoi faire, je savais comment Sabe aurait agi ; ma sœur si douée dans les arts du combat. Elle m'en avait si souvent fait la démonstration lors de nos parties de cache-cache quand nous étions adolescentes.

Je m'abaissai et avançai en direction d'un des camions. Je me déplaçai de quelques pas, quand les Methis ne regardaient pas dans ma

direction. Mon cœur battait si fort que je l'entendais presque. Le vent soufflait, soulevant du sable. Il effaçait mes traces, mais risquait de me révéler. Malgré tout, j'y étais presque, plus que quelques mirems et... une bourrasque plus violente que les autres souleva du sable, qui drapa ma silhouette et dévoila ma position.

L'un des Methis hulula un long cri d'alerte. Je me figeai une fraction de seconde, avant de tenter le tout pour le tout. Je dépliai ma matraque et fonçai sur le Methi. Il leva vers moi une tête surprise, que je percutai d'un revers de mon arme. Sabe aurait fait mieux, ce coup me permit néanmoins d'atteindre le camion.

J'ouvris la porte et me ruai à l'intérieur. Le pass était sur le contact. Je pressai le bouton de démarrage. Le camion ronronna. J'empoignai les commandes alors que les deux Zalphus gravissaient les échelles. Teph pointa un fusil vers moi. J'appuyai sur l'accélérateur. L'engin rugit et tressauta, je faillis lâcher les commandes de surprise. Je me repris. Les machines, c'était plutôt le domaine d'Ailyn, mais elle m'avait appris deux ou trois trucs. Notamment à conduire des antiquités dans ce genre.

Le moteur rugit et le camion fit une embardée. Je le remis droit à grande peine et fonçai sur la route. Mon cœur battait à tout rompre et mes mains étaient crispées sur le volant. J'appuyai à fond sur l'accélérateur et pris la direction d'Obidoville. La visibilité était mauvaise, j'espérais l'atteindre avant de devoir m'arrêter. Tandis que je m'éloignais, les larmes que j'avais refoulées se mirent à couler sur mon visage. Professeur ! Non, c'était impossible !

La chose sur ma poitrine vibra à l'unisson de ma douleur, cet artefact pour lequel le professeur Falaris avait donné sa vie.

CHAPITRE 5

Les premières maisons d'Obidoville apparurent au moment où la tempête de sable se déchaînait. Cela faisait déjà de longues minutes que je conduisais dans le brouillard, les nerfs tendus comme la corde d'un arc, sûre de me faire percuter ou de quitter la route à tout instant.

Je ne poussai pas ma chance plus loin, j'abandonnai le camion dès que j'arrivai en vue des faubourgs plus peuplés.

Lorsque j'arrêtai le véhicule et sortis, le vent hurlait et le sable qu'il charriait me fouetta violemment. Malgré tout, les rues n'étaient pas désertes, je distinguai des silhouettes tapies dans des ruelles, sous le porche des maisons. Gardant mon invisibilité, je m'enfuis bien vite. La poussière me drapait, mais mieux valait une invisibilité partielle que de cavalier nue dans ce genre d'endroit. Des figures patibulaires sortaient de chez elles, sûrement pour aller dépecer le camion. Je les esquivai comme je pus. Un Buorem que je n'avais pas vu me percuta, je me sauvai avant qu'il comprenne ce qui lui était arrivé.

Je m'enfuis au hasard des rues. Je courus un long moment, puis marchai, avant de réaliser deux choses : la première, j'étais perdue ; la deuxième, le vent était devenu bien trop fort. Il fallait que je m'abrite.

J'errai, ballottée par les rafales, puis je trouvais une venelle. Un drap était accroché à un fil à linge et luttait contre le vent. Je le détachais et m'en enveloppai, attendant la fin de la tempête.

*

La nuit tomba, emplie de ténèbres et de bourrasques sablonneuses. Je dormis peu et mal, le sommeil agité de cauchemars. Je tressaillais au moindre bruit qui perçait pour un temps le hurlement de la tempête. Je m'attendais à tout instant à ce que les mains massives de Teph me saisissent. Si j'avais jusque-là souffert de la chaleur sur Obido, le froid mordant de la nuit me fit regretter la fournaise du

jour. Et le machin planté dans ma poitrine, à part vibrer de temps en temps, ne me fut d'aucune utilité.

Une aube timide finit par se lever. J'aurais voulu reprendre mon invisibilité mais j'étais bien trop fatiguée pour ça. Alors, je m'habillai tant bien que mal avec le drap et je sortis de ma cachette.

Le vent soufflait encore, les rues étaient presque désertes, je me mis en chemin. J'avais tant erré la veille que je n'avais plus aucune idée de l'endroit où je me trouvais ni d'où se situait mon hôtel. J'étais transie et affamée. Mon corps me pesait et la peur ne me quittait pas. Obido n'avait pas de consulat ou d'autorité à qui je puisse m'adresser. Mon esprit embrumé se focalisait sur une seule pensée : retrouver l'hôtel.

Je marchai un moment au hasard. Entre temps, les habitants étaient sortis de leurs maisons et s'attelaient à débayer le sable devant les portes. On commença à me jeter des regards intrigués. Je resserrai mon drap contre moi. Je devais vite trouver des vêtements. Mais comment faire ? Je n'avais plus d'argent. Il fallait que je vole. Cela dit, je répugnais à attaquer plus démuni que moi.

Alors que je réfléchissais et tergiversais, j'atteignis une placette où se dressait un lavoir. Les femmes, occupées à nettoyer l'endroit, me regardèrent avec suspicion. Mon cœur bondit. J'étais passée devant cet endroit lors de ma promenade avec Teph ! J'étais sur la bonne voie.

Je retrouvai bientôt une rue assez large pour qu'un véhicule puisse y circuler. Je la remontai en courant presque. Les maisons devinrent familières. Je débouchai enfin dans la rue de mon hôtel. Malheureusement pour moi, le comité d'accueil était déjà là. Évidemment ! À quoi pensais-je ? L'hôtel était le premier endroit où les Osk allaient me chercher. Les deux Zalphus, en faction devant la porte principale, tournèrent leur tête écailleuse vers moi.

— Chope-la ! cria Teph à son compère.

Le choc me figea durant de précieuses secondes. Les deux massives créatures se ruèrent vers moi. Retrouvant enfin l'usage de mes membres, je me débarrassai de mon drap et détalai, pivotant à l'angle de la première ruelle. Le prêtre humain qui traînait dans le coin écarquilla les yeux en me voyant passer, le postérieur à l'air. Il ne profita

pas longtemps du spectacle : je redevins invisible avant d'avoir atteint le bout de la rue.

Je ne savais pas où aller, toute mon énergie se focalisait sur une seule pensée : filer le plus loin possible. Je percutai un groupe de Qilons, qui pépièrent de surprise et d'indignation. Je tournai à l'angle d'une rue. Derrière moi, des cris résonnaient. Les Zalphus étaient en chasse. Mon cœur battait à tout rompre. À cela s'ajoutait la gêne de l'artefact. Cette saleté vrombissait dans ma poitrine. Je posai la main dessus.

— Allez, ce serait le moment de m'aider, murmurai-je.

Comme si l'objet allait m'entendre ... mais la vibration se modifia, devenant plus intense. Je mis un genou au sol. Quelque chose résonnait dans tout mon corps.

— Elle est là !

Je tournai la tête, Teph me pointait du doigt. J'étais toujours invisible, mais il portait en bandoulière un appareil muni de plusieurs cadrans, un détecteur qui permettait de révéler nombre de choses, dont les Altonias.

— Par les tentacules de mes ancêtres ! pestai-je.

Je filai vers le fond de la rue. Un autre Zalphus apparut et me barra la route. Il frappa à l'aveuglette, son poing massif me toucha sur le crâne. Sonnée, je roulai au sol et redevins visible. Le Zalphus m'attrapa par le bras et me souleva. Teph s'approcha.

— Vous pouvez vous vanter de m'avoir fait courir, mademoiselle Rhenna ..., déclara-t-il.

— Pas assez, parvins-je à répondre.

Sa face écailleuse se fendit d'un horrible sourire.

— Allez, annonça-t-il, je vous ramène à Monsieur Osk.

— Non, protestai-je.

Je me débattis et tentai de lui asséner des coups de pied. Le Zalphus qui m'avait attrapée me jeta sur son épaule comme si je ne pesais rien.

— Non !

Il y avait des gens autour, je les voyais derrière leurs fenêtres. Ils n'interviendraient pas. Trop peur des Osk. L'artefact gronda, mais cette fois, il ne fut pas le seul. Un pan de mur d'une maison lui répondit.

— Qu'est-ce que ? commença le Zalphus qui me tenait.

Des éclairs fusèrent de la pierre et nous frappèrent. Le Zalphus glapit de douleur et tomba. Je ne ressentis rien qu'un frisson. Mon agresseur me lâcha, j'en profitai pour essayer de m'échapper. Mais Teph me rattrapa. Je rugis. De nouveaux éclairs jaillirent du mur et foudroyèrent mon assaillant. Il recula en grognant. La pierre... Les habitants avaient dû en récupérer dans une construction liri ! L'artefact agissait avec en tout cas. Teph gronda et tira d'un repli de son vêtement un calibre assez impressionnant.

— Monsieur Osk a dit vivante de préférence, mais je dois lui ramener avant tout ce que vous portez, s'excusa-t-il.

Je reculai jusqu'à toucher le mur. La relique sur ma poitrine vibrait à m'en faire mal. Des points noirs commençaient à voiler ma vision. Je tentai de foudroyer Teph. Rien ne vint. Soudainement épuisée, je tombai à genoux. Le Zalphus s'approcha. Une silhouette vêtue d'une tunique sombre surgit d'un coin, armée d'un bâton. Elle frappa Teph à la tête une première fois, puis une deuxième. Quand le Zalphus s'effondra, l'inconnu lui asséna un grand coup dans le dos, qui l'envoya s'affaler au sol.

Alors que je glissai dans l'inconscience, mon sauveur tourna la tête vers moi. Je croisais des yeux verts brillant d'une lueur implacable.